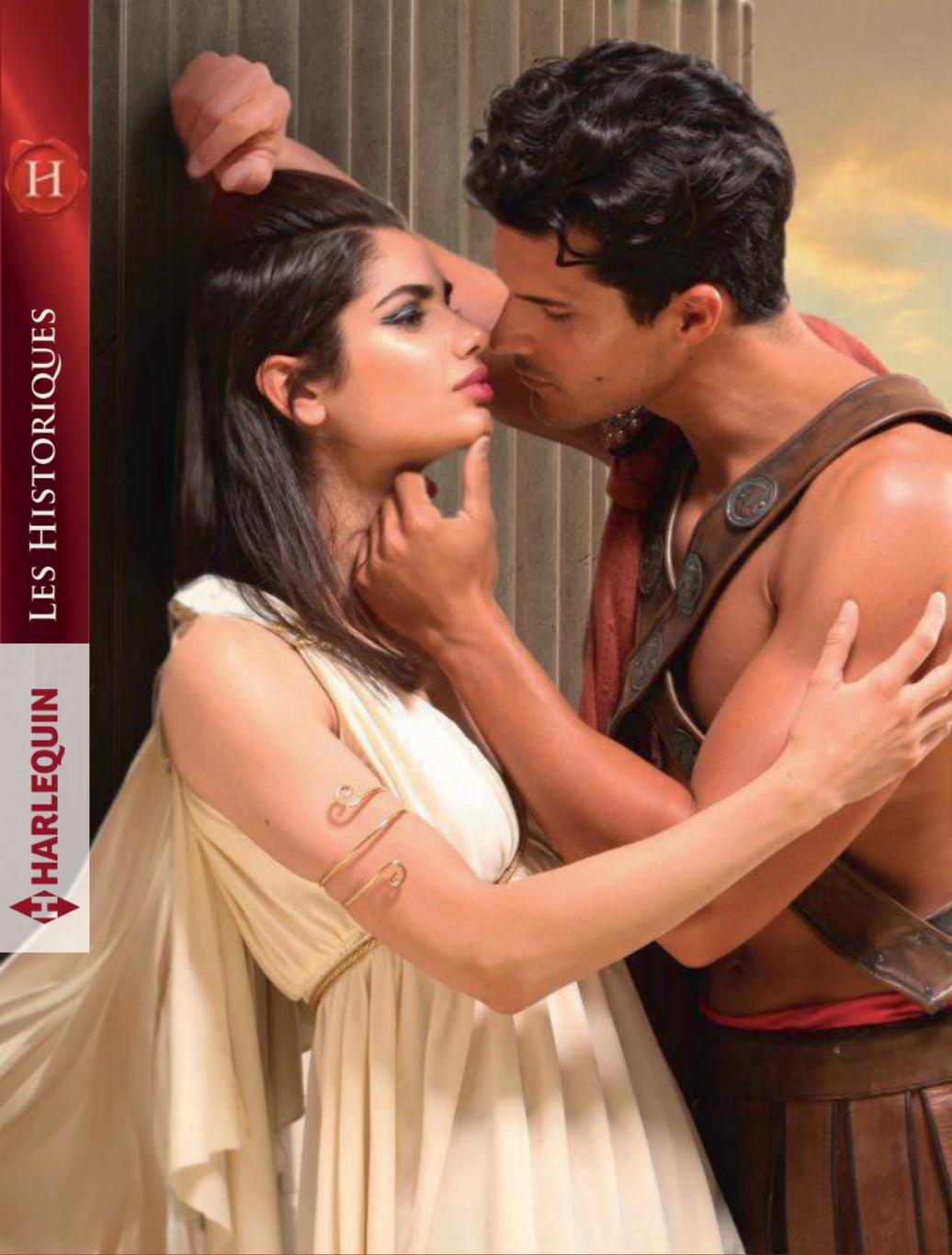


H

LES HISTORIQUES

H HARLEQUIN



Greta Gilbert
AU SERVICE DE L'ENNEMI

À PROPOS DE L'AUTEUR

Née aux Etats-Unis dans une famille arménienne, Greta Gilbert a toujours eu le goût du voyage et du dépaysement. Aujourd'hui, elle travaille en Californie dans l'édition scolaire et s'évade par l'écriture de romances d'un autre temps.

GRETA GILBERT

Au service de l'ennemi

Traduction française de
CAROLE PAUWELS

LES HISTORIQUES

 HARLEQUIN

Collection : LES HISTORIQUES

Titre original :

IN THRALL TO THE ENEMY COMMANDER

© 2018, Greta Gilbert.

© 2019, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

HARLEQUIN BOOKS S.A.

Sceau : © ROYALTY FREE / FOTOLIA

Tous droits réservés.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2804-1167-7— ISSN 1159-5981

Chapitre 1

Alexandrie, Égypte, 48 av. J.-C.

Elle aurait dû savoir qu'il ne fallait pas faire confiance à un Romain.

Jamais elle n'aurait dû écouter son discours enjôleur, ni accorder de l'intérêt à ses étranges idées, et encore moins tenter de décrypter son regard d'onyx.

Quelle petite écervelée elle faisait !

« Prends garde aux héritiers de Romulus et Remus », lui avait toujours recommandé la Grande Prêtresse.

Mais ces paroles paraissaient alors bien énigmatiques pour ses jeunes oreilles.

Quand enfin elle en avait compris la signification, il était trop tard. Elle était déjà amoureuse et condamnée à mourir.

Le jour où elle avait emprunté ce terrible chemin figurait en bonne place dans sa mémoire.

Elle travaillait alors à la brasserie de son maître, à Alexandrie, la capitale de l'Égypte.

Ayant déjà connu une et vingt crues, elle se trouvait réduite en esclavage depuis l'âge de douze ans.

Elle ignorait le goût de la viande, et n'avait jamais vu son visage dans un miroir. Et, bien que le port ne se trouvât qu'à quelques rues de là, elle n'avait jamais eu l'occasion d'approcher la Grande Rivière, dont les eaux limoneuses fertilisaient la terre et apportaient l'abondance aux paysans.

Son labeur était épuisant.

Elle se levait chaque jour à l'aube, et travaillait sans repos, brassant le malt et l'eau, nettoyant les fûts, servant la bière jusqu'à ce que le dernier client de la brasserie s'en fût allé en titubant à travers les rues éclairées par la lune. Puis elle se pelotonnait sur un tapis devant la porte de la chambre de son maître, et accueillait avec soulagement l'oubli que lui procurait le sommeil.

Telle était la vie de Wen, jour après jour, mois après mois, de l'aube au crépuscule.

Suffisamment instruite pour connaître le calendrier nilotique, basé sur les fluctuations annuelles du Nil, elle savait, sans pour autant connaître les dates précises, que l'année était découpée en trois saisons de quatre mois. Il y avait tout d'abord *Akhet*, la crue, puis *Peret*, levée des cultures, et enfin *Chemou*, la chaleur, correspondant aux récoltes.

Toutefois, cela ne changeait rien à son existence, bien triste et bien modeste.

Mais elle avait un secret.

Elle connaissait le latin.

Elle savait d'autres choses aussi, mais, dans la situation d'esclavage qui était la sienne, seul le latin avait de l'importance.

Ils n'étaient guère nombreux à Alexandrie, ceux qui parlaient latin. La langue officielle était le grec

(c'était la langue des pharaons grecs), mais l'égyptien et l'hébreu étaient aussi largement usités.

La reine Cléopâtre avait quant à elle juré de ne jamais apprendre le latin, car c'était la langue de Rome, l'ennemie de l'Égypte. La langue des voleurs, comme elle l'avait surnommée.

Or, il se trouvait que la brasserie où travaillait Wen était fréquentée par des soldats romains — légionnaires et auxiliaires de cavalerie — qui ne parlaient que le latin.

Laissés en Égypte par le général Aulus Gabinius, proconsul de Syrie, ils étaient appelés les Gabiniani. Leur présence était tolérée à Alexandrie car ils avaient aidé à la restauration de l'ancien pharaon, Ptolémée XII.

Mais les Gabiniani étaient des vauriens, des hommes odieux et brutaux qui rotaient bruyamment, buvaient jusqu'à plus soif, et cherchaient par tous les moyens à satisfaire leurs bas instincts.

Wen ne connaissait, hélas, que trop bien leurs mœurs dépravées, et devait prendre sur elle pour ne pas y penser, tant leur attitude l'écœurait.

C'était déjà bien assez d'admettre qu'il s'agissait d'hommes méprisables, et de garder sur eux un regard attentif.

Quoi qu'il en soit, elle gagnait son pain en jouant les espionnes. Une esclave égyptienne servant des soldats romains dans la langue de Platon, voilà qui ne manquait pas de sel, il fallait bien le reconnaître.

Elle faisait mine de ne pas les comprendre, et les servait placidement. Mais, à chaque fois que l'un d'eux se vantait d'avoir volé une bière, ou d'avoir fait passer

une fausse drachme pour une vraie, elle se faisait une joie d'en informer son maître.

Au fil des années, elle avait ainsi fait économiser à ce dernier des milliers de drachmes, ce qui lui permettait d'offrir une bonne vie à sa famille. Sans doute était-ce pour cela qu'il n'avait jamais cherché à utiliser son corps pour le plaisir, et qu'il la nourrissait à satiété.

Mais, pour la même raison, jamais il ne lui rendrait sa liberté.

Sa vie lui paraissait semblable à une rivière qui s'écoulerait lentement et inexorablement vers la mer. Mais la déesse qui manipulait les fils du destin avait d'autres plans pour Wen.

Ce fut ainsi qu'un matin un homme entra dans la brasserie en arborant un étrange sourire.

Sa peau était aussi sombre que le limon noir charrié par les crues du Nil. Il était d'une beauté sans âge, comme s'il avait derrière lui des milliers d'années d'existence.

Il lui parut être originaire de Nubie, cette région du sud de l'Égypte, longeant le Nil. Mais il était difficile de le dire avec certitude, car sa tête était rasée comme celle d'un Égyptien, et il portait pour vêtement un chiton grec, cette longue tunique de lin finement plissé ceinturée à la taille. Un large bracelet d'or enserrait son bras, et une lourde escarcelle pendait à sa ceinture.

Un collecteur de taxes, songea Wen, mandé par le jeune pharaon Ptolémée afin de réunir des fonds pour guerroyer contre sa sœur-épouse, la reine Cléopâtre.

— Que puis-je vous servir ? demanda-t-elle.

Il ne répondit pas, mais l'observa longuement, scrutant d'abord ses yeux, avant de la détailler de la

tête aux pieds. Longtemps, son regard s'arrêta sur la cicatrice qui flétrissait sa cheville.

— Depuis combien de temps es-tu esclave ? demanda-t-il.

— Neuf crues, Maître. Depuis l'âge de douze ans.

— Tu as donc, me semble-t-il, à peu près le même âge que la reine exilée.

Wen jeta un regard nerveux autour d'elle. Par chance, la brasserie était vide.

Il était dangereux de parler de la reine Cléopâtre à Alexandrie. Son frère-époux, Ptolémée, s'apprêtait en effet à l'attaquer quelque part dans le désert, et mieux valait se garder d'attirer son courroux.

— Il y a quelque chose de noble en toi, continua l'homme, d'un ton badin. Es-tu sûre de ne pas être une reine toi-même ?

— Je suis aussi éloignée d'une reine qu'une femme peut l'être, Maître.

— Cela n'est pas vrai. Le rang et la richesse de cette vie ne sont... Oh ! que dit cette vieille maxime, déjà ?

— Le rang et la richesse de cette vie ne sont qu'illusions. Ils ne comptent pas.

C'était une phrase que la Grande Prêtresse d'Hathor avait souvent répétée à Wen, mais cela faisait bien longtemps qu'elle ne l'avait pas entendue.

Un sourire étira les lèvres de l'homme.

— Veux-tu bien me conduire à ton maître ?

— Mon maître n'est pas là.

Wen mentait, comme on lui avait donné instruction de le faire en de telles occasions. Son maître haïssait les collecteurs de taxes, et il la battrait sûrement si elle conduisait cet homme jusqu'à lui.

Mais au même moment le maître émergea de ses quartiers, et découvrit le visiteur. Aussitôt, les deux hommes disparurent dans son bureau.

Quand ils en ressortirent, Wen remarqua que l'escarcelle ne se trouvait plus à la ceinture de l'homme.

— Sers à cet honorable voyageur ce qu'il souhaite, lui dit son maître, un rare sourire éclairant son visage. Et fais ce qu'il demande.

Faire ce qu'il lui demandait ?

Wen sentit son *ka* — son âme sacrée — commencer à frémir.

Son maître n'était pas un homme bon, mais elle avait toujours pensé qu'il possédait de la décence. Apparemment, elle s'était fourvoyée, car il semblait bien que l'homme vînt de vendre son corps et qu'il en eût empoché le profit.

Elle pourrait s'enfuir, pensa-t-elle. Elle pourrait se ruer vers la porte et détalier à travers les rues.

Mais les rues étaient plus dangereuses que jamais, et c'était sans doute une très mauvaise idée.

Un général romain venait d'arriver à Alexandrie — un homme qu'on appelait César. Il était là pour mener des entrevues diplomatiques avec le pharaon Ptolémée au palais royal.

Le général voyageait avec une légion de soldats revenus de la bataille de Pharsale, en Thessalie, qui avait vu s'opposer victorieusement les troupes de César à celles de Pompée. Or, ces soldats arpentaient les rues d'Alexandrie en quête de divertissements, et représentaient un danger certain pour les femmes.

Si Wen n'était pas raflée par des marchands d'esclaves,

elle serait sûrement capturée par des soldats de César cherchant une compagnie féminine.

Les yeux baissés vers le sol aux dalles craquelées, elle murmura, à l'adresse du voyageur :

— Que voulez-vous de moi ?

L'homme ne dit rien, pas plus qu'il n'essaya de l'entraîner à l'écart. Il se contenta d'étendre les bras, les mains ouvertes.

— Tu n'as nul besoin de me craindre, dit-il en égyptien, la langue natale de Wen. Je ne suis pas ici pour prendre mais pour donner.

Puis, comme par magie, une pièce de monnaie apparut entre ses doigts. Il joua avec un moment avec, avant de la lancer dans la direction de Wen.

Le cœur de cette dernière s'accéléra lorsqu'elle en perçut le poids substantiel. Plissant les yeux pour en déchiffrer la valeur, elle vit que la pièce était à l'effigie de la reine exilée.

— Je crains de ne pouvoir accepter ce don généreux, dit-elle en grec. Ces pièces ont été interdites par le pharaon Ptolémée depuis que la reine Cléopâtre a été exilée.

— Tu considères donc Cléopâtre comme la dirigeante légitime de l'Égypte ?

Wen serra les dents. Répondre à cette question était beaucoup trop dangereux.

Cléopâtre avait été la première dans sa famille de pharaons grecs à apprendre la langue égyptienne, et la première de sa lignée à avoir vénéré les taureaux sacrés, incarnations de la puissance divine sur terre, et symboles de force physique et de fertilité.

Lorsque les crues du Nil s'étaient montrées insuffi-

santes, Cléopâtre avait dévalué la monnaie afin d'acheter du blé pour les paysans affamés, et avait ainsi sauvé des milliers de vies.

En deux années de règne seulement, la jeune reine avait témoigné un amour et un respect de l'Égypte ignorés de sa lignée de pharaons.

Il était évident que Wen considérait Cléopâtre comme la dirigeante légitime de l'Égypte. Mais jamais elle ne l'avouerait devant un inconnu, surtout ici, à Alexandrie, où les partisans de Ptolémée étaient nombreux.

— Non, ah, non, continua-t-elle en grec. Pas du tout.

— Tu mens très mal, dit l'homme en égyptien. Mais je sens beaucoup de résolution en toi.

Il lui adressa un large sourire.

— Un chat avec un cœur de lion.

— Pardon ?

— Je m'appelle Sol, dit-il, en s'inclinant.

— Et moi, je suis...

— Wen-Nefer, la coupa-t-il. Je connais déjà ton nom. Et quantité d'autres choses à ton sujet. Cependant, je dois admettre que tu es beaucoup plus belle que ce à quoi je m'attendais.

Wen-Nefer.

C'était en effet son nom, bien que son maître ne l'eût jamais employé. Pas plus que les clients de la brasserie. Ils préféreraient « toi là-bas » ou « fillette ». Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas entendu prononcer son nom à voix haute qu'elle l'avait presque oublié.

— Je suppose que tu ne sais pas lire, dit Sol, en exhumant un rouleau de papyrus de sous sa ceinture. Je vais donc te dire que ce document atteste de ta

conscription auprès de Cléopâtre, Théa, Philopator la Septième, légitime reine d'Égypte.

Les paroles de l'émissaire furent étouffées par le puissant battement du cœur de Wen à ses oreilles.

Il fit courir son doigt le long d'une succession de mots consignés en grec et tracés d'une écriture anguleuse, puis désigna un cachet de cire. Y figurait le même pictogramme royal que Wen avait observé sur la pièce.

— Ton maître a été payé, continua Sol, et il m'a confié à toi. J'ai reçu pour instruction de t'escorter directement au campement de Cléopâtre, près de Péluse, au nord-est du delta du Nil. Notre guide nous attend dehors.

Il était déjà sur le seuil quand il se tourna pour observer la silhouette immobile de Wen.

— Je vois, dit-il avec un soupir. Je dois m'être trompé à ton sujet. Il semblerait que tu soutiennes l'aspiration de Ptolémée d'accéder au trône d'Horus, le dieu-faucon.

— Quoi ? Non !

— Dans ce cas, pourquoi ne me suis-tu pas ?

— Je...

Elle marqua une pause, le temps de remettre de l'ordre dans ses pensées.

Comment aurait-elle pu faire confiance à cet inconnu, dont la prétendue mission défiait toute raison ?

— Veuillez m'excuser, mais j'ai besoin de savoir pourquoi la reine me réclame auprès d'elle.

— Il paraît que tu possèdes un don spécial.

Un don ?

Wen fouilla son esprit. À part brasser la bière et la servir, elle n'avait qu'un seul don.

— Faites-vous référence à mon aptitude à parler le latin ?

— C'est possible. Cependant, la reine a parlé de ta naissance sacrée. Cela te dit-il quelque chose ?

— Je suis une enfant du temple d'Hathor, la déesse-vache des festivités et de l'amour.

— Ah, une enfant des dieux. Il n'est pas étonnant que la reine souhaite t'avoir à ses côtés.

Wen resta confondue en un silence perplexe. Jusqu'à présent, elle avait toujours considéré sa naissance comme infortunée.

— Je t'assure que je ne te veux aucun mal, dit Sol. Mais je n'ai pas de temps à perdre. Tu as le choix de venir avec moi ou de rester ici jusqu'à la fin de tes jours. C'est à toi de trancher. La seule chose que je te demande, c'est de prendre une décision.

Wen retourna la pièce entre ses doigts, étudiant le profil gravé dans le métal doré.

C'était le profil d'une femme, on ne pouvait s'y tromper. Une femme qui, jusqu'à l'année dernière, avait dirigé à la perfection le plus vieux et le plus puissant des royaumes du monde. Une femme qui n'avait jamais connu sa propre mère, qui avait été négligée par son père, et qui était en butte à la haine de son frère-époux, lequel avait récemment mis sa tête à prix.

Si Sol disait la vérité, Wen allait se retrouver en grand danger. Cléopâtre était une femme entourée d'hommes inquiétants, qui se battaient pour survivre, et probablement pour mourir.

— Alors ? demanda Sol. Viens-tu, ou pas ?

*
* *

Le char tiré par deux chevaux était de taille modeste, mais il parut très luxueux à Wen. Alors qu'ils dépassaient à vive allure les colonnades de la rue Canope, des piétons se retournèrent sur leur passage, médusés par une telle vitesse. Le cœur exultant de joie, se sentant follement intrépide, Wen dénoua sa natte, et laissa ses cheveux voler au vent derrière elle, tel un fier étendard.

Bientôt, ils embarquèrent sur un voilier, et remontèrent la rivière, dos au vent. Tandis que Wen observait les rives verdoyantes et fertiles, des souvenirs enfouis au plus profond de sa mémoire refirent surface.

Appartenant à l'entourage sacré de la Grande Prêtresse, elle avait, enfant, souvent navigué sur le Nil.

C'était un immense honneur que de voyager avec la Grande Prêtresse sur la barque divine. En tant que représentante sur terre de la déesse céleste Hathor, la Prêtresse était conviée à différentes cérémonies, d'Alexandrie jusqu'à Thèbes.

Elle était toujours accompagnée d'enfants du temple, qu'elle chérissait comme s'ils eussent été les siens. Ces enfants étaient conçus durant la fête de l'Ivresse, où des hommes de naissance élevée étaient autorisés à s'unir avec des prêtresses d'Hathor, et à expérimenter ainsi le divin. Tous les enfants nés de cet acte sacré appartenaient au temple, sans que l'on sût qui étaient leurs parents.

À chacun de ses voyages, la Grande Prêtresse choisissait un groupe d'enfants différent pour l'accompagner, mais elle ne manquait jamais d'y inclure Wen.

Tandis que voguait la barque divine, elle invitait Wen sous son dais de toile et lui enseignait les arts invisibles.

Elle appelait cela des « leçons de lecture », bien qu'elles n'eussent rien à voir avec des textes. Il s'agissait plutôt d'apprendre à lire les gens — à regarder dans les yeux d'un homme et à y découvrir ses pensées les plus secrètes.

Ainsi, la Grande Prêtresse avait appris à Wen comment repérer la flatterie, comment découvrir un mensonge, et comment utiliser l'art de la rhétorique pour extirper la vérité du cœur d'un homme.

Elle lui racontait aussi de merveilleuses histoires, les *Contes d'Osiris*, comme elle les appelait, dont Wen ne manquait jamais de tirer de précieux enseignements.

« Tu as le don », lui avait dit un jour la Grande Prêtresse, tandis qu'elles naviguaient vers Memphis.

Elle avait fixé les yeux de son bracelet-cobra en or, comme pour le consulter, puis avait solennellement hoché la tête. « Quand tu seras prête, je t'emmènerai rencontrer les pharaons, et nous te trouverons une place à la cour d'Alexandrie. Tu deviendras alors une conseillère royale, comme je l'ai été moi-même. »

Mais ce jour n'était jamais arrivé.

Revenant au présent, Wen observa l'eau qui ondoyait tel un long ruban soyeux.

Beaucoup de choses avaient changé depuis, songea-t-elle, même si la Grande Rivière elle-même demeurait immuable.

Curieuse de tout, Wen ne perdait pas une miette des paysages qui défilaient.

Elle fut particulièrement impressionnée lorsqu'ils

longèrent des marécages à l'allure fantomatique, saturés de lotus en pleine efflorescence.

Sur les rives, on voyait des ribambelles de paysans aux larges épaules, qui labouraient au coucher du soleil les terres abondamment fertilisées par le précieux limon noir apporté par les crues du Nil.

— Tu regardes avec les yeux d'un enfant, remarqua Sol, d'un ton amusé. Et pourtant tu n'es plus une enfant.

Son regard se posa avec insistance sur la cicatrice qu'elle portait à la jambe, dévoilée par le bas de sa tunique légèrement relevée.

— C'est une marque de bataille, dit-elle, en s'empresant de replier ses jambes sous elle.

— As-tu remporté cette bataille ?

— Je suis là, n'est-ce pas ?

Ils voyagèrent sans relâche durant la nuit, passant du suave clapotis du fleuve aux brutales secousses de routes indiscernables.

Wen voulait rester éveillée, redoutant, si elle fermait les yeux, de découvrir que ce voyage n'avait été qu'un rêve.

Et cependant le sommeil finit par l'emporter à son insu.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, le jour s'était levé, et l'âme des pharaons défunts avait déjà commencé à poudrer le ciel.

Wen se redressa, et inspira à pleins poumons. L'air était lourd et salin, et elle devina que la mer se trouvait à proximité.

Ils descendirent vers une large et plate trouée, où des milliers d'hommes déambulaient entre des tentes.

Sol lui expliqua qu'il s'agissait de mercenaires syriens, égyptiens et nabatéens — le territoire de ces derniers étant frontalier de la Syrie — que la reine Cléopâtre avait recrutés grâce à ce qu'il lui restait de sa fortune.

Ils représentaient sa seule chance contre son frère-époux, dont les troupes beaucoup plus nombreuses étaient stationnées dans la ville voisine de Péluse, et se tenaient prêtes à frapper.

Ils s'arrêtèrent à côté d'une vaste tente en cuir de vache, et Sol sauta à terre.

— Nous sommes arrivés. Et c'est ici que nos chemins se séparent.

— Arrivés où ? demanda Wen, en saisissant la main qu'il lui tendait pour l'aider à descendre.

Il lui adressa un sourire énigmatique, avant de désigner la tente.

— Va à l'intérieur et attends. L'entourage de la reine viendra te trouver quand le conseil de guerre aura pris fin. Quoi qu'il arrive, tu ne dois jamais t'adresser directement à la reine. Tu dois attendre qu'elle te parle la première. Et maintenant va.

— Vous ne m'accompagnez pas ?

Il rit.

— Le sort de l'Égypte va se décider sous cette tente.

— Et vous ne voulez pas le connaître ?

— Moins j'en sais, mieux je me porte.

— Je ne comprends pas.

Il secoua la tête.

— Je crois au contraire que tu saisis très bien, mais que tu ne veux pas l'admettre.

Wen devina qu'il ne voulait pas être impliqué dans ce qui allait se décider.

— Sol n'est pas votre vrai nom, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Non, en effet.

Il eut un sourire de chacal.

— Cela vaut mieux pour toi.

S'inclinant, il déposa un baiser sur la main de Wen.

— Ce fut un honneur, Wen-Nefer. Peut-être nous reverrons-nous un jour.

Après un dernier signe de tête, il sauta dans le char.

— Attendez ! cria-t-elle. Vous ne pouvez pas me laisser ici.

Mais il avait déjà lancé les chevaux au galop.

Greta Gilbert

AU SERVICE DE L'ENNEMI

Égypte, 48 avant notre ère

Depuis qu'elle a été réduite en esclavage, Wen-Nefer se méfie de tous les hommes. Tous, y compris Titus, le bien trop séduisant lieutenant de César dont elle vient de faire la connaissance. Car, malgré l'éducation qu'elle a reçue au temple d'Hathor et qui lui permet aujourd'hui d'être l'interprète de Cléopâtre VII, Wen n'en reste pas moins une prisonnière. Une simple domestique à qui l'on a tout retiré, même la liberté d'aimer...

 **HARLEQUIN**
www.harlequin.fr

ROMAN INÉDIT - 7,05 €
1^{er} février 2019



2019.02.39.6476.5
CANADA : 11,99 \$